

Il arriva devant la gare Montparnasse.

Elle est laide, cette gare. Avec un nom comme ça, vous me direz. C'est une gare qui se la pète ; on part à Nantes ou au Pilat. Ah, je n'aime pas ces voyageurs. Des familles et leurs moufflets. Le petit Luc braille. Maman s'énerve, elle perd patience. Papa marche devant, il fait rouler les valises. Elle se retrouve avec Luc qui pleure sans cesse depuis qu'il fait ses dents. Elle le traîne par le bras ; elle déteste quand il relâche son corps, le petit capricieux – comme si elle sentait à ces moments-là qu'il sera le poids d'une vie. Elle ne

comprend pas ce qui lui passe par la tête, pourquoi d'un seul coup, quand il pleure, il ne porte plus son corps.

Elle tient un sac isotherme. Des sandwichs au jambon et à la Vache qui rit. Une grande bouteille d'eau et des petites briques de jus de raisin avec une paille collée sur le côté. On prépare son encas, les wagons bar des TGV sont hors de prix.

Ils sont partis, je ne les vois plus.

Des hommes et des femmes se croisent. Chacun son train, chacun son guichet. Parfois, ils se regardent avec envie. Mais on ne peut pas s'accoster comme ça, pour un regard. On repensera un peu à elle, pendant le voyage parce qu'on s'ennuie, assis dans la voiture 4. Si elle était vraiment jolie, on voudra même mettre une annonce dans Libé. Transports Amoureux. Vous, grande blonde, gare Montparnasse. 21/10-17h. J'aurais dû vous parler. serevoir@gmail.com. Finalement, on ne le fera pas, il y en a tant, des passantes.

Une jolie voix nous prévient de l'arrivée des trains, les lettres défilent sur les panneaux d'affichage. Des types fument discrètement, ça et là, en attendant le grand sevrage des quatre heures de train sans arrêt. Je fume avec eux ; je voudrais partir.

Il y a un départ pour Bordeaux. Bordeaux via Libourne. Il monte dans le train, sans ticket. Il aime la fraude, c'est comme un jeu. S'il passe, tant mieux, et s'il se fait pincer, il payera l'amende. Il se souvient d'un graffiti qu'il avait lu un jour dans des toilettes de bar: plutôt chômeur que contrôleur.

Libourne, il y a grandi.

À l'école, on l'appelait Joe la balafre. Il ne s'est jamais appelé Joe pourtant, pas même Jocelin ou Jonathan. Il n'a pas de cicatrice, quelques crevasses de varicelle tout au plus.

Joe la balafre, comme un nom de gangster des faubourgs, quelque chose de cinématographique. On ne sait pas d'où c'est venu ; peut-être est-ce lui qui se l'est donné, ce surnom de truand.

Il courait dans les couloirs, arme au poing, avec Gégé dit l'artiste, Dodo la douille et Frédo la mouise. Ils avaient un jeu comme ça, il fallait

sauver la douce Paulina de l'emprise des Pygmées. Ils l'avaient kidnappée parce qu'elle était belle, parce que son frère était riche – il roulait en Zundapp – ça tire dans les cinq cents balles ces bécanes-là. Avant d'atteindre les Pygmées, il fallait se débarrasser de tous les autres, les pions, les caves, les balances.

C'est à peu près tout ce dont il se souvient. Les arbres bleus de la cour, les salles de classe qui sentaient le grenier et le savon pour vieux, M. Joncourt aux binocles, qui postillonnait sur son pupitre, Paulina la douce, Gégé l'artiste, Dodo la douille et Frédo la mouise. La petite école de Libourne où l'on grandissait en attendant les filles, les mobylettes et l'usine.

Aujourd'hui, il y était à nouveau, à la sortie de l'école. Il regardait les gamins courir, se tirer les cheveux et rejoindre leurs mères, leurs pères qui étaient venus les chercher. On s'échangeait des bonbecs et des cartes obscures, on se disait « à lundi » puisque le week-end allait nous séparer.

Quelle idée il avait eu de mettre son vieux loden ? Les parents qui attendaient leurs gamins le regardaient comme un sacré pervers. Il faut

avouer que c'est louche un type tout seul, en loden vert, à la sortie des classes.

Une main se posa sur son épaule.

– Joe, c'est toi? Joe la balafre?

– Pardon?

C'était Paulina. Elle se tenait là, empâtée, avec ses deux gamins en bandoulière.

Elle avait bien changé Paulina la douce. S'il n'y avait eu que ses mèches effilées, son gloss repulpant et sa french manucure... Mais elle avait dans les yeux un air de tristesse résignée, l'air de ceux qui ont compris que tout ça n'est qu'un gros caca, qu'on ne pourra pas s'en dépêtrer, que la seule option c'est d'attendre que ça passe.

Elle était mariée à Dodo la douille depuis ses dix-huit ans. Dix ans plus tard, ça ne faisait pas rêver, deux moufflets, un mari mou du genou et gras du bide qui partage son temps entre l'usine et l'anisette. Et elle, au milieu, qui ne serait jamais devenue danseuse ou biologiste, mais seulement une jeune femme comme on en voit tant, consacrée aux horoscopes de magazine et aux fringues de galerie commerciale.

Elle était bien brisée; c'est le poids de l'existence. Il y avait encore un reflet pourtant, quelque part

enfoui dans ses pupilles, comme un résidu de grâce au coin de son regard. Paulina la douce semblait vouloir revenir, s'extraire de toute cette boue, de cette pâte ; parfois, elle pointait le bout de son nez, dans ces lueurs perdues, des étincelles dans le son de sa voix, dans ce geste coquet qu'elle avait pour se recoiffer.

Ah Paulina, tu aurais à coup sûr mérité un destin bien différent de celui-ci, bien loin de Libourne et de Dodo la douille.

– Et toi, tu habites à Paris ?

Elle demandait cela avec tant d'envie. Paulina, si tu savais comme l'on vit à Paris, dans des mansardes ou dans la rue, qu'on y crève la bouche ouverte, de la poussière sur les gencives. La vie pavillonnaire aussi a ses bonheurs, une belle maison en crépi, un petit jardin bien discipliné où on boit l'apéro avec les copains. Quand il fait beau et que le week-end arrive, on sort les chaises longues et le barbecue et on se nourrit de ce bonheur-là.

Je sais que tu méritais un grand destin, je l'ai toujours su, c'est quelque chose que tu portais en toi, bien fort, comme toute cette grâce que les autres n'auront jamais. On aurait pu être heureux

Paulina, toi et moi, peintre et danseuse, à travers le monde. Mais tu as choisi Dodo, et maintenant tu trimballes ses deux morveux comme tu peux, avec la force qu'il te reste. C'est trop tard Paulina, tu ne partiras plus jamais de Libourne, tu es condamnée à attendre que ton salaud de mari revienne de ses ivresses, qu'il t'engueule un peu puisqu'il a le Ricard mauvais, qu'il te demande un truc à bouffer et que vous vous endormiez bien plus tard, quand tu auras lavé son assiette, quand il aura fait sa petite affaire sur ton corps crevé.

Il aurait voulu lui dire. Il ne l'a pas fait. Comme d'habitude, il a fui.